

Philippe Borgeaud & Youri Volokhine (éds), *Les objets de la mémoire. Pour une approche comparatiste des reliques et de leur culte*, Bern, Peter Lang, 2005 : Studia Religiosa Helvetica, 357 p.

[ISSN 1424-7607]
[ISBN 3-03910-592-2]

Compte rendu par Françoise Létoublon, ERGA

À la suite d'un séminaire tenu à l'université de Genève où Philippe Borgeaud et Youri Volokhine enseignent l'histoire des religions antiques, l'un comme professeur dans le domaine classique, l'autre dans celui de l'égyptologie, cet ouvrage passionnant ouvre un domaine très novateur, la réflexion sur les reliques et leur culte dans une perspective comparatiste.

On me pardonnera de m'être intéressée de plus près aux reliques grecques, mais je recommande vivement la lecture de l'ensemble, qui provoque un choc des idées très stimulant.

Philippe Borgeaud est l'auteur du chapitre d'introduction, qui a le grand mérite de tracer la perspective comparatiste globale qui préside aux articles ensuite sobrement placés les uns à la suite des autres avec un regroupement par grands domaines ("Textes et pratiques rituelles dans l'Antiquité" : deux articles sur l'Égypte, trois sur la Grèce ; reliques en Extrême-Orient : Japon, Chine, Tibet ; "La question des reliques dans les univers chrétiens et musulmans" : cinq articles allant de la religion arménienne au christianisme en passant par l'islam; et enfin "Du côté des Andes" pour un article).

Dans la première partie, l'égyptologue lyonnais Laurent Coulon part d'un des éléments les plus connus à propos de ce sujet, la légende du corps du dieu Osiris démembré par son frère Seth et recomposé par sa femme Isis. L'article de Coulon ouvre bien la perspective comparatiste puisque parmi les sources sur la légende, les textes grecs sont nombreux : le traité de Plutarque *Sur Isis et Osiris* joue un rôle important, et permet d'articuler la notion de relique avec celle de simulacre : selon les traditions, Isis "donnait une sépulture à chaque nouveau morceau qu'elle découvrait", et selon Plutarque, elle fabriquait des simulacres pour chacun pour tromper Seth (p. 22), voir aussi Diodore de Sicile I, 21, 5-6 (p. 23). Ainsi, Isis suivant le parcours de Seth dispersant le corps d'Osiris, fonde une géographie de l'Égypte articulée autour des parties de ce corps, la tête à Abydos, la peau et une jambe à Thèbes et ainsi de suite, définissant à la fois les spécificités locales et l'unité nationale. Alors que la notion même de relique semble dans nos représentations (largement informées par la tradition européenne venue du Moyen Âge chrétien) fondée sur ce qui reste d'un corps d'un humain remarquable, de ses vêtements, bijoux ou instruments de torture, Youri Volokhine s'attache d'une manière paradoxale très stimulante dans l'article suivant, à des textes : certains écrits réputés d'origine divine ou miraculeuse ont dans les traditions égyptiennes un statut sacré et acquis le statut de relique, objet d'un culte au même titre que les parties du corps d'Osiris dans l'article précédent. Ces textes ont souvent fait l'objet d'une découverte miraculeuse, comme une inscription du Sinaï datant de la V^e dynastie (vers 2355-2317 av. J.-C. : p. 49-50) ou certains chapitres du *Livre des morts*, et cette découverte est parfois mentionnée dans le texte. Motif de la littérature religieuse, c'est aussi un motif romanesque, devenu une sorte de *topos* dans la littérature démotique sous la forme de la "recherche volontaire d'un écrit fabuleux, en l'occurrence un livre écrit par Thot en personne" (p. 57). Protégé des humains par le dieu, le livre peut entraîner une malédiction pour son inventeur et pour sa famille s'il est conservé (et cette tradition égyptienne semble avoir été transmise aux Grecs). Autre motif connexe, celui du livre tombé du ciel, comportant le plan d'un temple ou des instructions religieuses. D'autres types de reliques examinées ensuite (un fragment de coquille de l'œuf primordial, une couronne royale, des mains coupées...) permettent une conclusion qui ouvre des perspectives très générales : "Il en va des "reliques" issues du corps des dieux comme des livres

qu'ils ont écrits : prétendument concrets, ces objets se dérobent pourtant, car leur support n'est pas la matérialité mais l'imaginaire théologique, un univers de sens structurant le monde des anciens Égyptiens." (p. 70).

La section des reliques grecques est inaugurée par David Bouvier avec la lance d'Achille. Un passage de Pausanias évoque les armes de l'époque des héros, en bronze, la pointe et la garde de la lance déposée à Phasélis, le poignard de Memnon dans le temple d'Asclépios à Nicomédie. La recherche faite à partir de Pausanias III, 3,8 entraîne une intéressante étude lexicale : le mot grec qui correspond le mieux à notre terme *reliques* est *leipsana* (dérivé de *leipo* "laisser, quitter, abandonner", dans une relation comparable à celle de lat. *reliquiae* à (*re*)*linquo*), mais Pausanias n'utilise ce mot qu'une seule fois, et encore est-ce dans une citation poétique, où il désigne le dernier vestige de la maison d'Oinomaos, près du temple de Zeus à Olympie (V, 20,7). Quand il parle de ce qui correspond pour nous à des reliques, il utilise le terme *anathémata*, en particulier dans le cas de la lance avec laquelle Méléagre tua le sanglier de Calydon, consacrée par lui dans le temple d'Apollon à Sicyone, du couteau de Pélops consacré à Olympie dans le trésor des Sicyoniens, du bouclier d'Aristomène consacré par lui-même dans l'autel de Trophonios à Lébadée et du bouclier que Ménélas enleva à Euphorbe, déposé dans l'Héraion. L'analyse par Jean Rudhardt de l'*anathéma* (p. 78-79) montre selon D.B. qu'il s'agit d'un objet commémoratif, seulement partiellement assimilable à une relique : "c'est le temps qui transforme l'offrande en relique." Pour comprendre le statut de la lance d'Achille, l'auteur reprend ensuite trois objets mentionnés par Pausanias qui ne sont pas des *anathémata* : cette lance de Phasélis, les restes du sanglier de Calydon et le sceptre d'Agamemnon désigné par *doru* comme la lance. Les défenses du sanglier sont devenues à Rome un objet d'exposition dans les jardins impériaux, perdant toute puissance propre. De même la lance d'Achille qui rendait son possesseur invincible a perdu à Phasélis son pouvoir. En revanche, le sceptre d'Agamemnon conservé à Chéronée y est révééré par les habitants qui l'appellent "lance" (*doru*) et des sacrifices quotidiens lui sont rendus (IX, 40,12). Il est transmis par les prêtres et conservé chez eux, récupérant une puissance qui vient de Zeus. La différence entre ces objets vient de ce que la transmission a été interrompue dans le cas de la lance, récupérée par les prêtres dans celui du sceptre. La fin de l'étude s'attache au devenir des armes du mort chez Homère, qui sont transmises normalement de père en fils, assurant une économie de circulation des armes dans une lignée. Dans deux cas, l'*Iliade* mentionne une dédicace des armes du vaincu à un dieu, promesse d'ailleurs oubliée par Hector quand il revêt les armes d'Achille prises sur le cadavre de Patrocle. Dans deux cas encore, Éétion et Elpénor, les armes du mort sont incinérées avec lui. L'analyse se clôt sur une belle conclusion, suggérant que les Grecs ont commencé la quête des tombes de leurs ancêtre héroïques "quand ils ne croyaient plus ou pas que leur valeur pouvait être transmise directement. [...] La récupération d'une tombe susceptible de protéger un territoire, la possession d'une relique liée au héros étaient alors autant de moyens différents de récupérer la valeur des ancêtres" (p. 93).

L'article suivant, par Renée Koch Piettre, traite de la *Chronique de Lindos* mettant en sous-titre : "ou comment accommoder les restes pour écrire l'Histoire". Après une sobre description de l'inscription et l'histoire de sa découverte, le texte est étudié comme une "relique de reliques", car il comporte une liste des reliques autrefois conservées dans le sanctuaire mais disparues par suite de circonstances diverses. Les objets avaient un caractère miraculeux, avec une expression sur l'épiphanie de la déesse que l'auteur compare avec une expression rencontrée dans les récits de guérisons miraculeuses à Épidaure. Le point le plus intéressant est que le catalogue des offrandes semble faire double emploi avec celui des épiphanies ; pour l'expliquer, R. K.-P. suggère qu'à l'époque de la *Chronique*, les offrandes ne suffisaient plus à manifester la présence de la divinité : "Les dieux n'ont plus d'autre ressource, pour continuer d'attirer à eux la clientèle, que d'imiter ceux d'entre eux qui se sont mis à monopoliser les ressources, à savoir les dieux guérisseurs, et de s'épuiser en miracles. Les reliques et la mémoire ne valent plus qu'assorties des preuves et des garanties de leur efficacité." (p. 111). La traduction en français de la *Chronique* donnée en annexe

peut être considérée comme une *preuve* de l'efficacité de la recherche sur le sujet : à défaut de trouver des reliques, on trouve des textes qui montrent leur diversité.

Le troisième article d'helléniste est dû à Athanassia Zografou, et porte sur "l'omoplate de Pélops" en se mettant d'emblée dans la lumière du débat entre reliques et images dans le christianisme : "Car, malgré les différences majeures entre les concepts propres à des systèmes de croyance aussi différents, il s'agit toujours, me semble-t-il, de chercher la continuité entre deux modes de représentation, voire de présentification du surnaturel : un mode qui évoque pour nous la ressemblance, et un autre qui évoque la communauté de substance, que nous pourrions appeler métonymique." (introduction, p. 123). La tradition selon laquelle son père Tantale aurait offert en festin aux dieux le corps démembré de son fils Pélops, et les dieux horrifiés auraient reconstitué le corps sauf l'épaule, remplacée par un os d'ivoire, rapportée par Pindare sous forme de dénégation dans le récit de la célèbre I^{re} *Olympique*, pose de nombreux problèmes que l'auteur résume bien pour montrer la subtilité ambiguë du poème dans la première partie de l'article. La seconde partie s'appuie sur Pausanias pour suivre les "péripéties" de l'os talisman au gré des oracles, des naufrages et des pêches miraculeuses, avec des éléments de comparaison puisés dans la littérature et la mythologie : objets précieux tirés de la mer, os de dimensions extraordinaires, objets possédant des vertus thérapeutiques, statues chrysléphantines... Parfois mentionné parmi les objets nécessaires à la prise de Troie comme l'arc d'Héraclès et le *Palladion*, il se confond avec ce dernier chez Clément d'Alexandrie qui affirme que la statue était faite avec les os de Pélops, dans une perspective qui associe les idoles anciennes à une supercherie. Cet article montre une culture étendue et un raisonnement solide sur des questions difficiles. On signalera l'oubli des références précises de deux travaux critiques invoqués dans le texte, H. Fränkel p. 133 et J.-M. Moret p. 140.

Un tel point de vue comparatif sur une question d'histoire des religions qui apparaît centrale constitue évidemment un apport capital pour chacune des spécialités, montrant des rituels divers relatifs à ce qu'il est convenu d'appeler reliques dans des domaines aussi divers que l'extrême Orient bouddhique ou shintoïste, la tradition tibétaine à la lisière du bouddhisme et du catholicisme, l'islam et les différentes formes de christianisme, et le point qui m'a paru le plus particulièrement stimulant fut de constater que dans chaque tradition comme d'une tradition à une autre existe une contestation des notions acceptées antérieurement ou rencontrées dans la tradition autre : de même que Clément d'Alexandrie critique le culte d'une ancienne relique telle que le Palladion en contestant qu'il soit tombé du ciel puisqu'il était fait avec les os de Pélops "tout comme le dieu d'Olympie avec l'ivoire d'une bête des Indes" (texte cité p. 140), de même les Espagnols, à la rencontre de l'empire Inca, n'eurent de cesse d'extirper cette idolâtrie en brûlant les momies pour lui substituer la leur, tout en rendant compte du rôle d'inventeur des reliques joué par le 9^e Inca Pachacuti et du récit des exploits ("hommage rituel à l'Inca mort"). Ou au contraire on cherche à s'appropriier les reliques vénérées par une tradition rivale, comme dans le cas du calife al-Hâkim pillant la tombe du sixième imam, peut-être pour "marquer le triomphe du Druzisme sur l'islam".

Le point de vue comparatif suscite maintes distinctions qui devront faire réfléchir : les "objets de la mémoire" du titre, transformés par le temps en objets sacrés, au moins dans les cas où l'interruption de la transmission ne les a pas dépouillés de leur sacralité, ne sont pas des images, plusieurs articles le montrent et la réflexion sur la querelle iconoclaste le confirme. Pourtant, dans plusieurs cas, on se demande si le culte de la relique s'adresse à l'objet révééré lui-même ou à son image, comme dans le cas de la momie de Gling Rinpoche constituée dans les années 80 du XX^e siècle (p. 216). Un autre thème récurrent court à travers les articles, celui de la relation entre relique et territoire, et son symbolisme qui au-delà des valeurs religieuses, constitue des valeurs politiques : il est sensible par exemple dans la récolte par Isis des restes d'Osiris et la création de sanctuaires dispersés dans toute l'Égypte autour de chaque relique, dans la relation des os de Pélops au territoire, dans la guerre de Troie et les querelles entre Élis et Olympie, ou dans l'essai

de récupération des reliques du Prophète par un calife druze. Le cas du bouddhisme suggère même à Vincent Goossaert que les reliques dans cette religion, la seule à n'avoir jamais adopté ni pratiqué la possession, pourraient être un substitut à cette forme de présence physique : ce serait indirectement une sorte de stratégie de conquête pacifique d'un territoire pour la religion en développement. Et le livre comme relique dans l'article de Y. Volokhine n'est pas la moindre des découvertes provoquées par ce livre.

Un petit regret tout de même : on souhaiterait que ce type d'ouvrage soit systématiquement accompagné d'un index qui faciliterait la consultation et le déplacement d'un domaine à l'autre : il manque sérieusement pour le travail de recherche et je ne peux croire qu'il aurait été pour le grand public que tous les éditeurs recherchent d'un poids excessif. Pensons pour établir des index que c'est un travail intéressant à confier à des jeunes chercheurs pour lesquels cela constitue un excellent exercice de méthode.

Le lecteur attentif a peut-être remarqué que je n'ai pas commenté le titre, *Les objets de la mémoire*, dans lequel on ne rencontre pas le terme de *reliques* qui parcourt pourtant l'ensemble du volume : au terme de la lecture, on comprend en effet combien ce choix était judicieux, tant la notion de relique, peut-être trop chargée dans l'Occident chrétien de préjugés apportés par la culture et sédimentés depuis le Moyen Âge, pose de problèmes. Tous les thèmes abordés entrent en revanche bien dans le large spectre des objets de la mémoire.